

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)**202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven**

202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Angoisse](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Lecture](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Progrès](#), [Récit](#), [Réseau social et politique](#), [Rêve](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :



[201. Baden, Samedi 22 juin 1839, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-06-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Inédit

Information générales

LangueFrançais

Cote555-556, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

202 Paris. Mercredi 26 Juin 1839 8 heures

Je sors d'une nuit détestable. Je ne sais si je dois m'en prendre à l'orage qui a été violent. Mais je viens de passer quelques heures dans un mal aise et des rêves affreux. J'avais mes trois enfants près de moi, au milieu d'un déluge. L'eau montait, les soulevait de terre. Elle m'en a emporté un, puis deux. Je retenais ma fille Henriette de toute ma force. Elle me conjurait de la lâcher et de me sauver à la nage. J'ai souffert le supplice d'Ugolin. Je me suis réveillé couvert de sueur, criant, pleurant. Je revois encore. Mes mains se sont jointes avec désespoir. J'ai prié, j'ai supplié les trois Anges que j'ai depuis longtemps au Ciel, ou de me rendre ceux qui venaient de les rejoindre, ou de me prendre avec eux. Il y a une des heure que je suis levé. Je suis dans mon cabinet. Je vous écris. Je souffre, je tremble encore. J'attends une lettre de mes enfants. Je l'aurai certainement. En attendant, je ne puis reprendre mon empire sur mon imagination sur mes nerfs. Quelle nuit ! Quelle horreur que la douleur dont le rêve est une telle torture ! Pardon de vous parler de la mienne. Mais vraiment, je souffre encore beaucoup. Je suis très ébranlé. J'attends mes lettres avec angoisse. Il me semble que je me rassure en vous parlant.

10 heures

Voilà une lettre de Pauline et de ma mère. Dieu soit loué ! Il n'y en a point de noyé. J'étais vraiment fou il y a deux heures, je ne voyais rien que ma pièce d'eau. Mes enfants tombés dans ma pièce d'eau. Il faut que je parle d'autre chose, car je retomberais. Que nous sommes de faibles créatures ! Et avec une telle faiblesse, toujours à la porte de tels dangers, de telles douleurs ! Une étourderie, un faux pas, une minute de négligence d'une bonne, rien, vraiment rien, entre nous et le supplice ! Et nous marchons, nous vivons nous dormons au bord de ces abymes ! Ah, nous sommes aussi légers que faibles. Nous oublions tout, les maux passés, les maux possibles, les maux qui sont là peut-être là tout près ! Que nous sommes dignes de pitié ! Et quelle pitié que ce que nous sommes ! Il faut que je vous quitte encore. Je ne puis m'arracher à mon impression de cette nuit. J'aime pourtant bien votre grand papier, car j'ai aussi votre N°201.

Jeudi 27 7 h et demie

Les débats de la Chambre s'animent un peu. Le Cabinet avait eu avant-hier sur l'affaire du Mexique, une pitoyable séance. Les hésitations et les contradictions du Maréchal et de son avocat le Garde de sceaux, avaient soulevé le cœur. Hier sur l'Espagne, M. Passy et M. Dufaure est assez bien parlé. Je doute que le Roi soit content de ce qu'ils ont dit surtout M. Dufaure ; mais ils ont réussi. Pour qui les deux séances ont été bien mauvaises, c'est M. Molé. Défendre dans l'une par M. de Salvandy, sans le moindre effet, et dans l'autre, attaquant le cabinet actuel par M. de Chasseloup qui est resté seul, absolument seul. Tout le monde en a été frappé ! Demain ou après-demain, le débat sur l'Orient. Vous voyez les nouvelles. Les gens

qui connaissent le pays ne croient pas que le Pacha dirige son effort sur Constantinople ; ce qui mettrait ses amis d'Europe dans l'embarras et les empêcherait de lui donner l'appui dont il a besoin. La guerre une fois engagée et s'il bat les Turcs, il marchera plutôt de l'Ossoff à l'Elbe que du Sud au Nord et vers Bagdad que vers Constantinople. Conquérir l'hérédité, c'est son grand but. Il y subordonnera toute sa conduite. Nos instructions partent pour notre flotte en Orient, analogues à celles de l'Angleterre.

Le procès commence aujourd'hui. Pendant son cours, le gouvernement s'attend à quelque nouvelle attaque. Ces gens-là l'annoncent très haut. Ce sont des sectaires de plus en plus isolés, et qui redoublent de rage à mesure que leur nombre diminue. Dans leurs réunions du matin et du soir ils mettent en avant les projets les plus frénétiques, l'incendie, l'assassinat. On est fort sur ses gardes. On a fait venir deux régiments de plus. Je doute fort d'un nouveau coup. Les Chefs des accusés refusent absolument de parler. Avant-hier le Chancelier pressait Martin. Bernard de questions. Celui-ci a dit au greffier : " Ne pourriez-vous pas faire taire ce grand Monsieur qui m'ennuie ? " Il faut que je vous quitte. J'ai ma toilette à faire Je vais déjeuner au Luxembourg avec Lady Jersey. Nous ne nous quittons pas. Elle a voulu entendre la lecture du Chapitre des Mémoires de Mad. de Rémusat qui raconte la mort du Duc d'Enghien. M. de Rémusat l'a lu hier au soir chez Mad. Anisson. Elle part demain pour Londres. L'autre jour à dîner chez Madame Brignole, la Princesse de Ligne était là aussi. Madame Brignole ne savait trop à qui donner le pas. Elle a imaginé d'aller confier son embarras à Lady Jersey elle-même qui lui a répondu. " Il n'y a rien de plus simple. Je suis femme d'un lord d'Angleterre. Vous ne pouvez pas hésiter. " Je suis de son avis. L'aristocratie passe avant la noblesse. Adieu. Adieu. Votre grand papier a son mérite mais il est traître comme le petit du reste. Vous n'écrivez pas sur le verso. On n'a que la moitié de ce qu'on attend. Adieu encore.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 202. Paris, Mercredi 26 juin 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-06-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1722>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 26 juin 1839

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

27

notre flotte en
Angleterre.

huit. Pendant son
à quelque,
annonçant très
en plus isolé,
sure que leur
l'un ou du matin
les projets, les
assinat. On ne
venait d'un
d'un nouveau
ne absolument de
jeu soit Martin:
a dit au greffier:
ie a grand

Je n'ai ma toilette
Luxembourg avec
par. Elle a voulu
de la mémoire de
la mort du duc
la huit fois, et y
venir pour Londres.
une Brignole, la
aussi. Madame
ni donner le par.
son embarras

Je dors d'une nuit détestable.
Je ne sais si je dois m'en prendre à l'orage
qui a été violent. Mais je viens de passer
quelques heures dans un mal d'aise et de rêver
affreux. J'avais mes trois enfants près de moi,
au milieu d'un déluge. L'eau montait, les
soulévoit de terre. Elle m'en a emporté un,
puis deux. Je retenais ma fille Henriette de toute
ma force. Elle me conjurait de la lâcher et de
me sauver à la nage. J'ai souffert le supplice
d'Ugolin. Je me suis réveillée couverte de sueur,
étouffée, pleurant. Je rêvais encore. Mes mains
se sont jointes avec désespoir. J'ai prié, j'ai
supplié les trois anges que j'ai depuis longtemps
au Ciel, ou de me rendre ceux qui venaient
de les rejoindre, ou de me prendre avec eux.
Il y a une demi-heure que je suis levée. Je
suis dans mon cabinet. Je vous écris. Je souffre,
je tremble encore. J'attends une lettre de mes
enfants. Je l'aurai certainement. En attendant,
je ne puis reprendre mon empire sur mon
imagination, sur mes nerfs. Quelle nuit! Quelle

horreurs que la douleur dans le rêve est une
telle torture ! Pardon de vous parler de la
mienne. Mais vraiment, je souffre encore
beaucoup. Je suis très ébranlé. J'attends mes
lettres avec angoisse. Il me semble que je me
ressure en vous parlant.

16 heures.

Voilà une lettre de Pauline et de ma mère. Dieu
soit loué ! il n'y en a point de moye. J'étais
vraiment fou il y a deux heures, je ne voyais
rien que ma pièce d'eau, mes arbres tomber
dans ma pièce d'eau. Il faut que je parle
d'autre chose, car je retomberais. Que nous
sommes de faibles créatures ! Et avec une
telle faiblesse, toujours à la porte de tel
dangereux, de telles douleurs ! une étourderie,
un faux pas, une minute de négligence
d'un bonhomme, rien, vraiment rien autre nous
et le supplice ! Et nous marchons, nous
vivons, nous dormons au bord de ce, ah, nous
sommes aussi légers que faibles.
Nous oublions tous les maux passés, les
maux possibles, les maux qui sont là peut-être
là, tout près ! Que nous sommes dignes de
pitié ! Et quelle pitié que ce que nous sommes !
Il faut que je vous quitte encore. Je

ne puis m'arrêter
J'ai une pensée
j'ai aussi une

Les débats, la
cabinets avait
une pitoyable
du Marchand
avions douloureux
et M. Dufaure
le Roi soit
M. Dufaure ;
d'honneur, mais
Répondre dans
moindre effet
actuel par
absolument

(Demain)
Vous voyez
le pays ou
effort sur la
amir d'Europe
de lui donner
une fois en
plus tôt de l'
et vos Bages
l'héritier, car
toute la ca

ne puis m'arracher à mon impression de celle nuit.
J'ai pu pourtant bien votre grand papier, car
j'ai aussi votre n° 201.

Jeudi 27 - 7h. et demie.

Le débat de la Chambre s'anime un peu. Le
cabinet avait eu avant hier, sur l'affaire du Mexique,
une pitoyable séance. Les institutions et les contradictions
du Maréchal et de son avocat, le Baron de, Jernap,
avaient ébloui le cœur. Hier, sur l'Espagne, M. Passy
et M. Dufaure ont assez bien parlé. De doute que
le Roi soit content de ce qu'il en ait dit, surtout
M. Dufaure; mais, ils ont réussi. Pour qui le drap
d'honneur ont été bien mauvais, c'est M. Orléans.

Répondre dans l'un par M. de Salvandy, sans le
moindre effet, et dans l'autre, attaquant le cabinet
actuel par M. de Chateaubriand qui est resté seul,
absolument seul. Tous le monde en a été frappé.

Demain ou après demain, le débat sur l'Orient.
Vous voyez les nouvelles. Les gens qui connaissent
le pays ne croient pas que le Pacha dirige son
effort sur Constantinople; ce qui mettrait les
armées d'Europe dans l'embarras et les empêcherait
de lui donner l'appui dont il a besoin. La guerre
une fois engagée, et s'il bat les Turcs, il marchera
plutôt de l'Orient l'Occident que du Sud au Nord,
et vers Bagdad que vers Constantinople. Conquérir
l'Asie, c'est son grand but. Il y subordonnera
toute sa conduite.

27

nos instructions partant pour notre flotte en
Orient, analogue, à celle de l'Angleterre.

Le procès commence aujourd'hui. Pendant son
cours, le gouvernement s'attend à quelque
nouvelle attaque. En tout cas, l'annonçant très
haut. Ce sont des sectaires de plus en plus isolés,
ce qui redouble de rage à mesure que leur
nombre diminue. Dans leurs réunions du matin
ou du soir, ils mettent en avant les projets les
plus follement, l'incendie, l'assassinat. On est
sur ses gardes. On a fait venir deux
régiments de plus. Je doute fort d'un nouveau
coup. Les chefs des accusés refusent absolument de
parler. Avant hier le Chancelier pressait Martin
Bernard de questions. Celui-ci a dit au greffier:
« Ne pourriez-vous pas faire taire ce grand
Mormier qui m'ennuie ? »

Il faut que je vous quitte. J'ai ma toilette
à faire. Je vais séjourner au Luxembourg avec
Lady Jersey. Demain on nous quittera par. Elle a voulu
entendre la lecture du Chapitre des Mémoires de
Mad^e. de Rémusat qui raconte la mort du duc
d'Enghien. On^e. de Rémusat l'a lu hier soir, chez
Mad^e. de W. Elle part demain pour Londres.
L'autre jour, à dîner chez Madame Brignole, la
Princesse de Ligne était là aussi. Madame
Brignole ne savait trop à qui donner le par.
Elle a imaginé d'aller confier son embarras

Je ne sais si
qui a été n
quelques heures
affreux. J'av
au milieu d
Soulèvement de
puis deux. Je
ma force. Elle
me sauver à
d'Ugolin. Je
étaient, pleu
de sont join
supplie' les
au Col, ou
de les rejoindre
Il y a une
J'ai dans m
je tremble a
enfants. Je
je ne puis a
imagination,

à Lady Jersey elle-même qui lui a répondu: « Il
m'y a rien de plus simple. Je suis femme d'un
Pais d'Angleterre. Vous ne pouvez pas hésiter.
Je suis de son avis. L'Aristocratie passe avant
la noblesse.

Adieu. Adieu. Votre grand papier a son mérite,
mais il est traître, comme le petit du côté. Vous
n'écrivez pas sur le verso. On ne que la moitié
de ce qu'on attend. Adieu encore.